

JULIET SCHLUNKE

La Dryade

La France

Beaumont, dans mon lit, 22b. 22 décembre 1979.

Par bonheur ils ont le chauffage central, il fait un froid affreux dehors.

Nous sommes arrivées à Beaumont à la nuit tombée, aussi je n'ai pas pu avoir une idée du paysage. Il neigeait depuis longtemps et les flocons dressaient comme un mur devant les phares de la voiture. Heureusement mon amie Danielle a l'habitude de conduire sous la neige.

Toute la famille s'est rassemblée pour Noël : Dominique, la sœur de Danielle, son mari, Thierry, et leur fils, Jean. Je dors dans le lit d'appoint de la bibliothèque. C'est un lit « bateau », fermé en haut et en bas par des rouleaux de bois sculpté et vernissé. Effectivement, il craque et grince comme un vieux navire dès le moindre mouvement.

Les murs sont couverts d'étagères pleines de vieux livres : La Fontaine, Balzac, Zola... D'en haut, un énorme hibou empaillé semble

surveiller. J'ai appris qu'il s'agissait d'un Grand-duc.

Ils sont très sympathiques avec moi, mais ils me regardent avec curiosité. Je suppose qu'ils n'ont jamais vu d'Australienne. J'ai une préférence pour le père de Danielle, Jacques. Il est bien en chair et très accueillant. À notre arrivée, il m'a embrassée chaleureusement, claquant des bises sonores sur mes joues. Mais j'ai aperçu son côté colérique pendant le dîner – quand le petit Jean a mal coupé le camembert, il lui a crié dessus, tapant fort sur la table. Violette, la mère de Danielle, est plus réservée.

Ici il faut embrasser tout le monde et dire « bonne nuit » avant d'aller se coucher.

Je suis trop fatiguée pour écrire plus, le voyage depuis Madrid a été très éprouvant. En plus, j'ai dû faire l'effort de comprendre ce qu'ils me disaient et de formuler quelques phrases en réponse.

Comme ils sont doux et confortables, ces oreillers remplis de vraies plumes...

Le salon, 10h. 24 décembre.

Ils sont tous partis faire des courses pour le dîner, sauf les parents.

Jacques et Violette sont assis dans leurs fauteuils devant le feu, en train de lire, enveloppés dans un nuage perpétuel de fumée de Gauloises. Jacques les consume sans filtre, mais Violette utilise un porte-cigarette qui est rarement hors de sa bouche. Il sied parfaitement à son image de « lady » délicate, mais rend encore plus difficile la tâche de comprendre ce qu'elle dit. Les deux portent d'épaisses lunettes qui glissent continuellement sur leur nez. Le tic-tac de la grande horloge, le crépitement du feu et le froissement d'une page tournée rompent doucement le silence. De temps en temps, un bloc de neige glisse du toit et tombe avec un bruit sourd.

Hier, quand la neige s'est enfin arrêtée, Danielle m'a emmenée faire le tour de leur propriété. Les bâtiments, très étendus, ont des dépendances de plusieurs styles ajoutées au gré des occupants. La partie la plus ancienne est la cuisine, bâtie au XIII^e siècle avec son

grand évier en pierre, ainsi que les celliers qui la jouxtent. L'extension la plus récente est une sorte de serre érigée fin du XIX^e qu'ils appellent la « véranda », en fer et vitrages.

En face de la cuisine, de l'autre côté d'une cour, se dresse la grange, un bâtiment en bois de deux étages. À l'origine elle servait d'étable ; maintenant, une partie du rez-de-chaussée est convertie en poulailler et le reste de l'espace abrite d'anciens outils de ferme. Selon moi, ces objets pourraient passer pour des sculptures dans une galerie d'art moderne.

Le premier étage de la grange est bourré des meubles qu'ils n'ont pas pu caser dans la maison, déjà pleine à craquer. Là-bas, Danielle a aménagé un espace autour de la cheminée avec des fauteuils et une table basse. C'est sa cachette ; elle y trouve refuge quand sa famille commence à l'agacer. J'ai déjà senti quelques tensions entre Danielle et son beau-frère.

Tandis que nous pataugions à travers le parc dans nos bottes en caoutchouc, le soleil a fait une apparition soudaine, allumant les branches givrées des arbres à contre-jour, les faisant étinceler comme des diamants.